

Quelle vision d'avenir pour conserver notre patrimoine religieux ?

Anne Ouellet

Certaines questions alimentent présentement la réflexion de votre équipe pastorale et de vos deux conseils d'administration à la Fabrique de Saint-François-Xavier de Prévost et de Sainte-Anne-des-Lacs. Les voici :

Saurons-nous tenir encore longtemps, à bout de bras, le service pastoral que réclament nos concitoyens et concitoyennes : baptêmes, mariages, funérailles, formations à la vie chrétienne, etc. ?

Pourtant, plusieurs ignorent encore que, grâce aux dons, votre Fabrique peut allouer un salaire de base (entre 25 000\$ et 35 000\$ par année) à des professionnels de la pastorale permettant d'assurer ces différents services. Ces profession-

nels ont tous des études universitaires cependant. Comme vous pouvez le constater, il n'y a aucune comparaison possible entre ce salaire minimal et les honoraires des autres professions.

De plus, à cause de la réduction des vocations à la prêtrise et au service pastoral, votre personnel pastoral partage sa disponibilité entre les deux communautés de Sainte-Anne-des-Lacs et de Saint-François-Xavier de Prévost depuis 2 ans.

Cette équipe pastorale se compose de l'abbé Claude Dion, et de trois agentes de pastorale.

La qualité des services en pastorale laisserait à désirer ou serait réduite s'il n'était de la générosité et de la disponibilité des nombreux bénévoles qui apportent leur collaboration.

Devant le constat d'une pratique chrétienne moins assidue ou inexistante dans une forte proportion, on se pose aussi la question suivante :

Comment «maintenir en des conditions viables le patrimoine religieux» et comment en faire profiter aux populations à venir et descendants des bâtisseurs et bâtisseuses de notre église et de nos cathédrales ?

Un partenariat avec la collectivité par le biais des milieux communautaires, municipaux et culturels est une belle avenue vers la conservation des "bâtiments patrimoniaux", certes.

Mais, cela assure-t-il pour autant le maintien des services religieux pour nos membres ?

Votre personnel pastoral et administratif a la ferme volonté de maintenir une présence pastorale significative par des services de qualité. Rappelons-nous seulement que la formation à la vie chrétienne relève entièrement de votre paroisse maintenant depuis la loi 118, même s'il l'on offre encore des cours d'enseignement religieux à l'école. Ceux-ci

«informent» les enfants, mais n'offrent pas "une formation". Notre tâche a augmenté et pour ce faire, nous n'aurons de cesse d'interpeller et de responsabiliser chacun et chacune face à ce beau défi d'un «patrimoine de foi» à transmettre à la jeune génération.

Nous bâtissons ensemble l'avenir des communautés chrétiennes, grâce à votre soutien financier ! Nous avons fait parvenir une lettre de rappel dans tous les foyers des deux communautés récemment et vous avez pu constater, chiffres à l'appui, que nous avons un manque à gagner pour balancer notre budget en 2005! Aidez-nous, nous avons besoin de vous !



Les miscellanées d'un dilettante

Yves Deslauriers, collaboration spéciale

Aimez-vous la polémique ?

S'il fallait mettre en quarantaine tous les Don Cherry de cette terre... S'il fallait peindre en «drabe» tous les personnages colorés, la vie serait terne. Comment cacher ou ignorer ce goût pour la controverse en autant qu'elle ne quitte pas le ring de l'engueulade «sportive» pour aller choir dans la mare de la méchanceté. Une critique bien connue de la télévision ne se gêne pas pour applaudir la causticité bien utilisée, si cela demeure possible. La polémique a beaucoup à voir avec son auteur et son destinataire. Tout et tout le monde n'intéressent pas tout le monde. Certains ont perdu des plumes à ce jeu-là. Les humoristes ont osé. Ils n'étaient pas seuls. Des animateurs à la radio l'ont fait, le font. Les gens ont suivi. Jeff Filion n'a-t-il pas attiré au-delà de 300 000 auditeurs? André Arthur. Falardeau s'est servi du journal *Le Québécois* pour invectiver ses victimes. Il s'est trouvé quelques sympathisants. Pour certains, la seule limite acceptable dans ce genre de verbiage est qu'il n'y ait pas de limites. Heureusement, ce n'est pas le souhait pour tous. Au point où on est en droit de se demander si choquer en utilisant un verbe acéré n'est pas un diktat imposé par ceux qui, justement, devraient s'opposer à ce genre de bêtises. Une sorte de paradoxe vicieux. Pierre E. Trudeau s'est permis à une certaine époque un «F... D...» qui a fait beaucoup jaser. Selon ce que rapporte Peter C. Newman, Brian Mulroney a eu ses moments d'égarements verbaux, sans conséquences importantes. Guy A. a envoyé paître Denise Bombardier de façon fort cavalière. Il a eu ses supporters et ses dénigriers. Normand Brathwaite a tenu des propos qui ont vexé Annie Pelletier. Il a été jugé sévèrement à cause de la blessure morale infligée à la jeune femme. Le plus désolant, c'est quand le langage trivial, vernaculaire, scatologique accompagne ces avanies. Serait-ce abyssal ou atavique chez l'homme qui a raté une étape de son évolution? Ou peut-être est-ce une façon

d'aseptiser la frustration accumulée par ceux dont le QI vit des effets de serre? Qu'on le veuille ou non, notre télévision et notre radio sont le reflet et la réponse à nos goûts, à nos tendances: de bons vendeurs. Est-ce le goût qui a créé la polémique ou la polémique qui a créé le goût? Tout n'est pas négatif au royaume de la polémique. Certaines questions sont fouillées et apportent des réponses, comme dans le cas du QI du Doc Mailloux. Cependant, le public demeure le juge en dernière instance. Il reste à savoir jusqu'où on pourra repousser les limites. Il y a quand même une certaine signalisation non écrite implicitement acceptée parce que acceptable dans tout cela. Le public avec sa majorité décidera.

La solitude au pluriel

8h05. Ils se rendent au coin de la rue pour attendre leur autobus scolaire. Ils sont une vingtaine à utiliser le transport scolaire. Les matins venus, je les observe. Les uns avancent d'un pas lourd. Les autres, partis de plus loin, ralentissent pour éviter cette armada dont le cercle agrandi son diamètre au rythme des arrivées. Déjà un silence lourd a envahi les lieux. Les regards fuient tout ce qui leur semble hostile. Si on lève les yeux, c'est pour regarder nulle part ou pour s'impatienter et inviter le temps à hâter sa course. Le plus souvent la bouche s'ouvre pour libérer les restes d'une nuit trop courte. Cette petite masse humaine est formée de jeunes garçons et de jeunes filles qui fréquentent des écoles secondaires. Certains sont petits, tout près des 5 pi. D'autres sont forts de leurs 6 pi. Il y a le nouveau et l'autre qui impose par son ancienneté. Malgré une telle hétérogénéité, l'atmosphère semble exempte de toute lutte de pouvoir, de tout plan machiavélique. Ce qui n'empêche pas, à un certain moment, le noyau d'éclater en petits îlots pour rendre l'air plus respirable. Plus l'heure avance, plus le peloton se garnit. Tiens, voilà un sourire. Plus un autre sourire. Plus un autre sourire auxquels est accroché un verbe à la voie

active. Malheureusement, souvent ces voix s'éteignent ou deviennent imperceptibles au contact de ce silence et de ces visages sans expression qui balaient tout hors des ondes. On dirait une bande d'iconoclastes anonymes qui veulent détruire un grégarisme qu'ils jugent obsolète. Ou peut-être veulent-ils ostraciser ce terrible trac qui paralyse avant la rentrée en scène ou espérer que le moment fatidique n'ait pas lieu.

8h10. Celui qu'on attend ronronne tellement bruyamment qu'on peut l'entendre venir au loin. La bulle de chacun éclate. C'est l'at-troupement. Le vacarme de l'autobus vient rompre ce silence oppressant. Les clignotants s'activent. Les automobilistes figent le pied sur la pédale de freins. C'est la montée dans l'autobus où chacun essaie de retrouver un ami ou une place pour loger sa solitude. Le «multiplace» jaune redémarre laissant derrière lui une nuée bleue de diesel qui dégage une odeur repoussante. Il fonce tout droit devant lui emportant avec lui ces jeunes avec leurs peines, leurs joies, leurs inquiétudes, leurs espoirs, leurs déceptions, leur optimisme, leurs réussites, leurs échecs, leurs intérêts, leurs buts: la vie multipliée par 48 plus un avec le chauffeur. Un petit monde sur roue sur qui repose la société de demain. Quand je les vois partir, je me demande ce qu'ils apportent à l'école. Quand je les revois descendre de l'autobus à 16h30, je me demande ce qu'ils rapportent de l'école. J'espère qu'ils sont tous heureux et ont des projets. Il faut craindre que certains finissent par s'enfermer dans la solitude du je. Par mesure préventive, il faudrait ressusciter le leitmotiv véhiculé dans la publicité des années 90: «On est 7 000 000, il faudrait apprendre à se parler.»

Faut-il passer l'éponge ?

Voilà la question qui était posée à la suite des déclarations d'André Boisclair. Considérant notre statut de gens bien ordinaires qui n'ont pas accès à la bible d'informations des journalistes, il est difficile de

prononcer une sentence qui soit juste envers M. Boisclair. Je dirai simplement que, dans le cas des personnalités publiques, ou on a le pardon généreux ou la condamnation facile. Les extrêmes servent souvent de limites dans ces cas. Les histoires d'enfants terribles sur lesquels s'exerce un pouvoir de conversion ont souvent l'heur de provoquer un courant d'amour chez nous. Fouillez dans votre répertoire, vous y trouverez des noms qui vous sont sympathiques. M. Boisclair pourrait s'ajouter à cette liste en se servant de cette erreur comme d'un tremplin ou en faisant tourner cette erreur à son avantage. D'enfant chéri «gratuit» qu'il est, il pourrait passer à enfant chéri «amendé» et faire changer la condamnation en acclamation. L'amour est un sentiment très volatile et très versatile. Robert Bourassa est passé du rang de mangeur de hot dogs au rang de premier ministre respecté. Cependant, il ne faut pas s'accrocher à M. Boisclair à tout prix. On a passé outre à son homosexualité, on veut passer l'éponge sur une faute dont on ignore la gravité. Achèterions-nous une poire talée, avec des meurtrissures, même si nous adorons les poires? On ne peut vouloir d'un premier ministre «poqué». Il y a les circonstances atténuantes. Il y a les circonstances aggravantes. Comme ministre, M. Boisclair était dans la zone des circonstances aggravantes, même s'il nie que sa vie privée ait pu déteindre sur sa vie publique. Donc, il appartient à M. Boisclair de confondre les sceptiques, de convaincre les incrédules et d'étouffer le mal à sa racine avec un «traitement-choc».

À chacun son QI

Pour faire suite à la sortie du Doc Mailloux à *Tout le monde en parle*, j'aimerais vous soumettre ma vision du QI en utilisant une analogie. Un QI, c'est un peu comme une petite, moyenne ou grosse cylindrée. Elles peuvent parcourir les mêmes distances. Probablement que l'une offrira plus de confort que l'autre. L'une sera propulsée par un moteur plus puissant

que les deux autres. En ce sens, elle pourra aller plus vite avec une possibilité de meilleure performance. Généralement, la grosse cylindrée jouira de plus d'options. Ce qui permettra un parcours dans des conditions supérieures. La grosse cylindrée engendrera des dépenses plus élevées afin de pouvoir répondre à toute sa gamme de possibilités, ne serait-ce que pour l'entretien. Elle sera remarquée. Elle fera l'objet de commentaires élogieux. Elle fera l'envie de plusieurs. Souvent, elle donnera à son conducteur une certaine notoriété. Cependant, elle sera soumise aux mêmes conditions routières que les deux autres. Elle devra adopter une conduite préventive, prudente et respecter le code de la route. Elle ne sera pas à l'abri des accidents, des dérapages, des capotages, des pannes. Enfin, en bout de ligne, ce qui fera la différence, ce seront les conducteurs.

As-tu lancé ton livre ?

On ne peut parler de tradition, mais de tendance. Janette Bertrand a lancé le sien, Claude Poirier, Céline Dion, Michèle Richard, Julie Bureau et bientôt Sophie Dubé et combien d'autres et peut-être Karla Homolka. Toutes ces personnes nous ouvrent la porte sur une ou plusieurs pièces de leur vie privée. Ce sont des gens de chez nous connus par leur carrière ou par un parcours qui ne suit pas les sentiers balisés normaux. Sont-ce de bons vendeurs? Il faut croire que oui si on se fie à l'empressement des maisons d'édition à publier ces récits qui trouvent un public intéressé. Sauf que la tendance se répand de plus en plus, assez pour occuper un espace important dans les librairies. C'est l'avidité et la cupidité pour cette littérature créées et entretenues par les différents reportages et journaux à potins qui mènent à une telle prolifération. Ce n'est pas le style de lecture qui fait grimper le niveau intellectuel de la population, mais c'est peut-être une marche vers le sommet. Cependant, il ne faudrait pas que cette tendance devienne une coutume.